

Chapitre 17 : Le Glas de Parth Galen

Par Selenn

Publié sur Fanfictions.fr.

[Voir les autres chapitres.](#)

Le matin à Parth Galen ne naquit pas dans la lumière, mais dans une pénombre visqueuse qui avait le goût métallique du fer et l'odeur d'ozone d'un orage imminent. La brume qui s'évaporait de l'Anduin n'avait plus rien de ce voile onirique et argenté qui protégeait la Lórien. Elle s'était muée en une vapeur lourde, d'un gris de cendre, qui s'insinuait sous les cuirs et s'attachait à nos vêtements comme une sueur froide. Un silence anormal pesait sur la lisière des bois. Ce n'était pas cette paix profonde que l'on trouve au cœur de la nature, mais une absence totale et angoissante de vie. Pas un chant d'oiseau, pas un frémissement de petit gibier dans les fourrés. Rien que l'attente oppressante, étouffante, d'une catastrophe dont l'air lui-même semblait saturé. Je m'étais extraite de mon sommeil bien avant que l'aube ne vienne blêmir l'horizon. Je me glissais hors de ma couverture avec la fluidité spectrale d'une ombre, mes bottes évitant par instinct chaque brindille morte du sol détrempé. Pourtant, le froid ne venait pas de la terre humide. À mon doigt, l'améthyste avait perdu sa chaleur ancestrale pour devenir une écharde de glace. Elle pulsait d'un violet terne, une lueur malade et intermittente qui agissait sur mes sens comme un cri silencieux. La pierre ne réagissait plus à une menace lointaine. Elle vibrait au contact d'un péril qui n'approchait plus, car il s'était déjà infiltré parmi nous, tapis dans les replis de nos propres doutes. Aragorn se tenait là, silhouette sombre et solitaire, immobile au bord du fleuve dont le clapotis contre le flanc des barques paraissait étrangement précipité, comme si l'eau elle-même cherchait à fuir vers le sud. Ses yeux, creusés par des cernes de fatigue qui ressemblaient à des balafres sous la lumière grise, étaient fixés sur le sommet embrumé de l'Amon Hen. Il restait muet, les épaules voûtées sous un fardeau invisible, mais il n'avait pas besoin de parler pour que je perçoive l'agonie de son esprit. Le choix du chemin était là, dressé devant nous comme un mur impitoyable. Il n'y avait plus de chants de Galadriel pour nous guider, plus d'ombre bienveillante pour nous cacher. Il ne restait que l'homme, son destin, et la colline qui nous observait.

« Où est Frodon ? » demandai-je d'un ton sec, masquant à grand-peine l'inquiétude qui me tordait les entrailles.

Aragorn ne répondit pas tout de suite. Le silence qui suivit ma question s'étira, lourd et poisseux, se remplissant du bruit du vent dans les feuilles mortes. Ses yeux, d'un gris d'orage, commencèrent une quête lente et méthodique. Ils balayèrent les lisières du camp, scrutèrent les ombres entre les fûts des arbres, s'attardèrent sur les rochers moussus, cherchant avec une insistance désespérée la silhouette familière du Hobbit. À mesure que les secondes s'égrenaient sans que le petit être n'apparaisse, je vis l'espoir s'éteindre en lui, comme une flamme privée d'air. Son visage, d'ordinaire si impénétrable, commença à se décomposer sous mes yeux. Les traits de l'Héritier d'Isildur se brouillèrent, perdant leur noblesse guerrière pour ne laisser place qu'à une détresse brute. C'était comme si le dernier rempart de sa volonté,

cette muraille invisible qu'il érigeait contre le destin depuis le départ de Fondcombe, venait de céder d'un seul coup, laissant s'engouffrer la certitude du désastre. Il ne cherchait plus Frodon. Il mesurait l'ampleur du gouffre qui venait de s'ouvrir sous nos pieds.

« Et Boromir ? » ajoutai-je, la voix étranglée.

Je balayai le campement d'un regard circulaire, lent et méthodique, espérant que l'ombre d'un rocher ou l'éclat d'une couverture me détrompe. Mais l'évidence s'imposa avec une cruauté silencieuse. Deux places étaient vides. Là où Boromir aurait dû dormir, l'herbe était encore couchée, gardant la forme d'un corps qui s'était arraché au sommeil avec une hâte suspecte. Plus loin, le petit creux où Frodon s'était blotti paraissait étrangement petit, abandonné, comme un nid dont l'oiseau se serait envolé avant l'orage. Je portai mon attention sur le centre du cercle. Les cendres du feu de camp, hier encore foyer de nos rares confidences, me semblèrent soudain plus froides que la pierre environnante. Elles ne fumaient plus. Elles n'étaient plus qu'une poussière grise et morte, symbole d'une unité qui venait de voler en éclats. L'effroi ne vint pas d'un coup, il s'insinua. Un frisson me parcourut l'échine, une décharge électrique, fine et glaciale, qui remonta le long de chaque vertèbre pour venir se loger à la base de mon crâne. C'était le signal d'alarme de mon sang, le cri de l'améthyste qui reconnaissait le malheur. C'est alors que la vision du Miroir de Galadriel, que j'avais tant tenté de refouler dans les replis de ma mémoire, remonta à la surface de mon esprit. Elle ne revint pas comme un souvenir, mais comme un cadavre affleurant lentement dans une eau trouble, livide et inévitable. Les images de la trahison, de la chute des cités et de cette soif de pouvoir qui dévorait les cœurs d'or les plus nobles, s'imposèrent à moi avec une clarté insoutenable. L'ombre que j'avais vue dans l'eau d'argent de la Lórien ne rôdait plus aux frontières de mes rêves. Elle venait de poser sa main sur l'épaule de la Communauté.

« Je vais le chercher, » dis-je en dégainant *Larmes Sombres*.

L'acier noir de ma dague sembla absorber le peu de lumière matinale.

« Non, Alya. Reste ici avec Legolas. Si l'Ennemi est proche, nous devons faire bloc pour protéger les autres, » ordonna Aragorn avant de s'élaner avec une célérité désespérée dans les sous-bois.

Mais je n'écoutai pas. Les ordres d'Aragorn glissèrent sur moi comme l'eau sur le basalte. La discipline, ce carcan des armées régulières, n'avait jamais été mon fort. J'étais née des cendres et du vent, et mon instinct de sentinelle ne répondait qu'à une seule autorité. Le danger. Ce sens aigu par des siècles de traque, cet héritage viscéral légué par mes ancêtres, hurlait à mes tempes avec la violence d'un orage. Il me disait que le temps de la hiérarchie et de la prudence était révolu. Je m'enfonçai dans la forêt dense, laissant derrière moi les berges de l'Anduin. Je me mis à grimper les pentes escarpées de la colline de l'Amon Hen, là où le relief devenait une épreuve de chaque instant. Sous les feuillages sombres, la nature elle-même semblait avoir changé de camp. Les racines noueuses des arbres millénaires, jaillissant du sol comme des membres pétrifiés, semblaient vouloir entraver ma marche, s'agrippant à mes bottes pour me ralentir, me retenir, m'empêcher de voir ce qui se tramait plus haut. Mes pas restaient légers, presque irréels. Je glissais sur le tapis de mousse épaisse sans briser le

moindre rameau, fidèle à cette grâce silencieuse qui était ma marque. Pourtant, à chaque mètre gagné sur la pente, mon cœur se faisait plus lourd, lesté par un pressentiment funeste qui me coupait le souffle plus sûrement que l'effort. Alors que j'atteignais un repli de terrain où la brume stagnait entre les fûts argentés des arbres, la paix oppressante du bois fut brutalement lacérée. Ce n'était pas le craquement d'une branche ou le cri d'un rapace, mais des voix humaines. Des éclats de paroles brutales, chargées d'un venin si corrosif qu'ils semblèrent flétrir les feuilles autour de moi. C'était le son d'une âme qui se brisait, et chaque mot qui parvenait à mes oreilles me cinglait comme une flèche empoisonnée.

« ... pourquoi pas le Gondor ? C'est un cadeau ! Un cadeau pour les ennemis du Seigneur Sombre ! »

C'était Boromir, et pourtant, mon sang refusa de le reconnaître. Sa voix, autrefois claire et impérieuse comme un appel de clairon sur les remparts de Minas Tirith, était devenue méconnaissable. Elle était rauque, écorchée, dépouillée de chaque once de sa noblesse habituelle. C'était un son de gorge, chargé d'une fureur désespérée qui ne se contentait pas de s'élever, mais qui ricochait contre les troncs, vibrant dans l'air froid comme le glas d'une lignée. Je me figeai, le corps brusquement soudé à la terre. Je m'aplatiss contre le fût d'un *mallorn* dont l'écorce argentée, d'ordinaire si protectrice, me parut soudain dérisoire, aussi fragile qu'une feuille de parchemin face à l'incendie qui ravageait l'homme de l'autre côté. Je retins mon souffle, sentant le silence de mes poumons devenir une douleur, et je glissai un regard à travers le rideau de feuilles. La scène que je redoutais le plus, celle que le destin m'avait montrée comme une condamnation, se jouait là, sous mes yeux. Frodon paraissait minuscule, presque irréel de fragilité, reculant pas à pas dans l'humus. Face à lui, Boromir ne semblait plus humain. Sous l'effet de la convoitise, sa stature paraissait avoir doublé, ses épaules larges occultant la lumière grise du matin. Il dominait le Hobbit de toute sa masse, tel un prédateur de légende. Mais c'étaient ses yeux qui me glacèrent le plus. Ils ne reflétaient plus la forêt, ni même la silhouette de son compagnon. Ils brillaient d'une lueur démente, une incandescence malsaine qui brûlait d'un éclat jaune et sec. C'était cette même flamme avide, cette faim insatiable que j'avais vue dans l'eau d'argent du Miroir de Galadriel. À cet instant, il n'était plus le capitaine du Gondor. Boromir n'était plus qu'un instrument entre les mains d'une volonté sombre, un homme dont l'âme s'était effacée sous l'éclipse d'un anneau qu'il ne possédait même pas. Face à ce colosse égaré, Frodon laissa échapper un murmure, une plainte étouffée par un effroi qui lui nouait la gorge :

« Tu ne sais pas ce que tu fais, Boromir... »

« Je sais que nous sommes à l'agonie ! » hurla le Gondorien en se jetant sur le Hobbit comme un prédateur sur une proie blessée.

Je m'apprêtais à bondir, mes muscles tendus comme des ressorts d'acier, mes dagues levées pour une riposte que je savais, au fond de mon âme, devoir être fatale. Mais avant que mon pied ne quitte le sol, l'impossible se produisit sous mes yeux. Le monde sembla se déchirer. L'air, soudainement dense, vibra d'un son sourd, une basse fréquence qui fit trembler mes dents et résonna dans le basalte de mon anneau. Il y eut une distorsion brutale de la lumière, un repli de la réalité sur elle-même, et Frodon s'évapora. Il ne partit pas, il ne s'enfuit pas. Il

cessa simplement d'appartenir au monde visible. Là où se tenait le Hobbit un instant plus tôt, il ne restait qu'un tourbillon de feuilles mortes soulevées par un vent invisible. Le poids de l'Unique venait de basculer dans le vide, emportant avec lui notre dernier espoir de transparence. Boromir resta un instant les bras tendus vers le néant, les doigts crispés sur le vide. Puis, comme si les cordes qui le maintenaient debout venaient d'être tranchées, il s'effondra au sol. Ses mains, autrefois si sûres sur la garde d'une épée, griffaient désormais la terre humide et les feuilles pourries avec une fureur animale. Des imprécations insensées jaillissaient de ses lèvres, un torrent de paroles empoisonnées par la convoitise, tandis qu'il traquait l'invisible dans la pénombre des bois. Puis, le silence revint. Un silence plus lourd, plus accusateur encore que ses cris. Le vent tomba. Dans cette stase glaciale, la réalité de son acte commença à percer l'armure de sa folie. Je vis son visage changer, fibre par fibre. La lueur démente qui brûlait dans ses pupilles s'éteignit brusquement, comme une bougie mouchée par un souffle de mort. À la place de l'avidité, une horreur absolue commença à filtrer sur ses traits, les rendant plus pâles que la brume du fleuve. Il ne regardait plus la forêt. Il regardait le gouffre qu'il venait de creuser en lui-même.

« Frodon ! Qu'ai-je fait ? Frodon ! »

Son cri de repentir, déchirant et pathétique, s'éleva vers la canopée comme une prière désespérée, mais il fut brutalement fauché en plein vol. Un autre son, surgi du néant, vint l'étouffer sous une chape de violence. C'était un appel que je n'oublierais jamais, un son qui fit geler le sang dans mes veines tout en électrisant le Feu Noir qui sommeillait, tapi dans les replis de mon âme. Un cor. Mais ce n'était pas l'appel noble des Hommes ou le chant cristallin des Elfes. C'était une plainte rauque, brutale, aux harmoniques métalliques qui semblaient racler l'air comme une lame rouillée. L'appel fut immédiatement repris par un écho jumeau sur les pentes de la colline, plus lointain mais tout aussi féroce, créant un dialogue de mort qui encerclait l'Amon Hen. C'était le cri de guerre de l'Isengard, la voix d'une industrie de haine s'éveillant au cœur de la forêt. Puis, après le cuivre, vint le fer. Un bruit sourd commença à monter du sol, une vibration rythmique qui fit tressauter les feuilles mortes autour de moi. C'était le martèlement terrifiant de centaines de pieds chaussés d'acier, une cadence mécanique et implacable qui broyait les racines et les fleurs de sous-bois sans distinction. Le sol de la forêt ne semblait plus appartenir à la terre, mais à une forge en mouvement, avançant vers nous avec la certitude du tonnerre. L'assaut ne faisait pas que commencer. Il nous submergeait déjà. L'améthyste à mon doigt, sentant la proximité du carnage, s'embrasa d'une violence inouïe. Elle passa du violet terne à un pourpre incandescent, une lueur de sang qui brûlait ma peau comme un avertissement final. La pierre savait ce que mon esprit, paralysé par l'horreur, refusait encore d'admettre. Le soleil n'avait pas encore atteint son zénith que déjà, la colline se préparait à boire le tribut de nos vies.

Le bois se déchira, fibre après fibre, sous une pression physique devenue insupportable. L'air, autrefois frais et saturé de brume, fut soudainement chassé par une odeur de sueur rance et de métal chauffé. Ce n'étaient pas les orques rabougris, ces créatures fuyantes et chétives que nous avons affrontées dans les entrailles de la Moria. Devant nous surgissaient des colosses de muscles olivâtres, des montagnes de chair brute enserrées dans des plaques de fer noirci à

la forge. Les Uruk-hai. Ils déferlaient avec la force aveugle d'un éboulement, leur masse lancée à une telle vitesse que les troncs des jeunes arbres volaient en éclats, broyés comme de simples fétus de paille sous la fureur de leur passage. Sur leurs boucliers de fer aux angles saillants, et jusque sur la peau de leurs visages hideux, s'étalait la Main Blanche de Saroumane, une empreinte d'infamie tracée à la chaux, dont la blancheur spectrale semblait luire d'un éclat malsain dans la pénombre des bois. Leurs mâchoires proéminentes, semblables à celles de bêtes carnassières, laissaient échapper une écume noire et fétide à chaque souffle rauque. Le fracas de leurs pas, ce martèlement rythmé de centaines de bottes ferrées sur l'humus, étouffait jusqu'au battement de mon propre cœur. La forêt ne nous appartenait plus. Elle était devenue le terrain de jeu d'une machine de guerre qui ne connaissait ni la fatigue, ni la pitié.

« Aragorn ! Legolas ! » rugis-je, ma voix se perdant presque dans le fracas métallique.

Je bondis. Dans un effort réflexe, mes muscles se détendirent, m'arrachant à l'humus pour me projeter sur l'arc d'une racine noueuse et séculaire, jaillissant du sol comme l'échine d'un dragon pétrifié. Le temps sembla s'étirer, se figer dans cette ascension suspendue. L'espace d'un battement de cœur trop lent, je planai au-dessus du tumulte, gagnant cette hauteur dérisoire qui me permit de dominer l'horreur. Sous mes pieds, ce n'était plus la forêt de l'Amon Hen, mais une vision d'apocalypse. Je fus submergée par une marée grouillante de casques à pointe, une houle de plaques de fer noirci qui déferlait entre les troncs argentés. Ils semblaient surgir des entrailles de la terre elle-même, une moisson de cauchemar semée par la haine de l'Isengard. C'était une forêt d'acier barbare qui poussait, hideuse et hurlante, au milieu de la splendeur millénaire des *mallorns*, étouffant la nature sous une cuirasse de guerre. Le monde venait de basculer, et du haut de mon perchoir précaire, je mesurai l'immensité de l'abîme qui s'ouvrait sous nous.

« Ils sont partout ! »

À ma gauche, le chaos sembla refluer un instant. Je vis Legolas émerger d'un fourré d'épines avec une fluidité qui défiait les lois de la pesanteur, comme si les branches elles-mêmes s'écartaient pour laisser passer le prince de la Forêt Noire. Son arc de Galadhrim n'était plus une arme, mais un instrument de musique funeste. À chaque lâcher de corde, un chant singulier s'élevait, une vibration cristalline, pure et tranchante, qui résonnait dans l'air saturé de cris. Le temps parut se dilater autour de lui. Je voyais ses doigts effleurer les empennages avec une rapidité que l'œil humain n'aurait pu saisir, tandis que chaque trait, guidé par une vue que rien ne pouvait tromper, décrivait une trajectoire fatale. Les flèches s'insinuaient avec une précision chirurgicale dans la fente étroite d'une visière de fer ou dans le tendon exposé d'une gorge, là où le cuir laissait place à la chair. C'était une chorégraphie de mort, un tourbillon de vert et d'argent qui contrastait violemment avec la masse brune et boueuse des assaillants. Pourtant, malgré cette perfection, le désespoir pointait. Pour chaque monstre qui s'effondrait dans l'humus noirci par le sang, trois autres surgissaient des replis de la colline, comme si la terre elle-même vomissait une armée inépuisable. Je fixai son visage, d'ordinaire si serein, si étranger aux tourments des mortels. Il était désormais marqué d'une tension livide, une ombre d'inquiétude que je ne lui avais jamais connue. Ses mâchoires étaient contractées, ses sourcils froncés dans un effort surhumain pour contenir la marée.

« Alya, trouve Frodon ! » hurla-t-il, sa voix perçant le chaos alors qu'il abattait un capitaine Uruk dont la lame s'apprêtait à me faucher en plein vol.

Je ne répondis pas. Les mots de Legolas s'évaporèrent dans le fracas du métal, balayés par une force plus ancienne. Un guerrier Uruk de près de deux mètres de haut, une masse de muscles et de cuir fétide, se jeta sur moi. Son épaule, protégée par une spallière dentelée aux pointes rouillées, fendait l'air tandis qu'il brandissait une épée à pointe carrée, une lame lourde conçue pour broyer plus que pour trancher. Le temps sembla soudain ralentir, se liquéfier. Je passai sous sa garde dans une glissade latérale, me transformant en une ombre insaisissable sur le tapis glissant de feuilles mortes. Je sentis le souffle fétide de la créature et le déplacement d'air de sa lame manquée juste au-dessus de ma tête. *Larmes Sombres* ne faillit pas. D'un geste circulaire, d'une précision de scalpel, je tranchai les tendons de ses jarrets. Le craquement des fibres qui cèdent résonna dans mes poignets. Avant même qu'il ne puisse hurler, je pivotai sur mes appuis, utilisant l'élan de sa propre chute pour lui planter ma seconde dague dans la base du crâne, là où le fer brut de son armure laissait une faille étroite, exposant la bête. À mon doigt, l'améthyste s'était éveillée. L'anneau commença à brûler d'une chaleur intense, une morsure presque insoutenable qui se répandait dans mon bras comme une coulée de plomb fondu. C'était l'incendie de ma lignée qui réclamait son dû. À chaque goutte de sang noir et épais qui éclaboussait le bijou lors du combat, la pierre semblait s'illuminer d'une fureur intérieure, virant d'un violet serein à un pourpre profond, presque noir. Je sentais mes sens s'aiguiser jusqu'à l'insupportable. Le tumulte de la bataille devint une symphonie de détails. Je percevais le sifflement d'une mouche fuyant le carnage, le frottement du cuir sur la peau de mes alliés, le rythme cardiaque désordonné des ennemis. J'étais investie d'une autorité guerrière qui n'appartenait qu'à ma lignée de cendres, une reine sans trône régnant sur un champ de morts.

« Ils cherchent les Hobbits ! » criai-je à l'adresse d'Aragorn.

L'Héritier d'Isildur venait de percer le mur de fer, rejoignant la mêlée. Son épée, *Andúril*, traçait des arcs de feu blanc dans la pénombre verdâtre des bois, découpant l'obscurité d'un éclat insoutenable. À chaque moulinet, la lame brillait d'une pureté si intense qu'elle semblait physiquement repousser la brume fétide du fleuve et les ombres de l'Isengard. Aragorn purgeait la forêt, sa silhouette auréolée d'une lumière ancienne qui redonnait espoir à mon cœur, ne fût-ce que pour une seconde. Au loin, par-delà le tumulte assourdissant, un son grêle parvint à mes oreilles. Le cri aigu et désespéré de Merry et Pippin. Je les vis, deux silhouettes minuscules, presque enfantines, courant à découvert sur le tapis d'humus. Ils gesticulaient, hurlant des provocations aux monstres de deux mètres pour détourner leur attention de Frodon. C'était une folie héroïque, une bravoure si pure qu'elle me serra le cœur. Je m'élançai à leur suite, fendant les rangs ennemis avec une rage froide, une transe guerrière où le monde se limitait au tranchant de mes lames. Mes dagues tourbillonnaient comme les pales d'un moulin de sang, un flou d'acier noir laissant derrière moi un sillage de cadavres désarticulés. Chaque pas était une danse macabre, chaque geste une ponctuation de mort. Le chaos était désormais total, une symphonie de râles et de fer. Je vis Boromir, un peu plus bas sur la pente, là où les arbres s'écartaient pour laisser passer une lumière crue. Il était seul, encerclé par une douzaine d'Uruks d'élite, des mastodontes en armures de plaques noires. Il se battait comme un lion blessé, chaque coup de son épée emportant un bras, une tête, un destin. Son cor du Gondor

sonnait encore, mais le son n'était plus un appel. C'était une plainte rauque, une insistance désespérée qui mourait contre les falaises indifférentes de l'Amon Hen. L'aide ne viendrait pas. Nous étions seuls sous le regard de l'Œil. Soudain, le temps se figea. Un sifflement cruel déchira l'air, une première flèche noire, empennée de plumes sombres, vint se ficher dans l'épaule du grand guerrier. Je vis son corps tressaillir, mais il ne tomba pas. Puis, une deuxième siffla, traçant une ligne de mort avant de s'enfoncer profondément, avec un bruit sourd et mou, dans sa poitrine. Le silence sembla s'abattre sur la colline, malgré les cris. Je vis le capitaine du Gondor vaciller. Ses genoux, qui n'avaient jamais ployé devant aucun roi ni aucune terreur, fléchirent pour la première fois. Son épée heurta le sol, un tintement dérisoire face à l'immensité du désastre qui s'annonçait.

« Boromir ! »

Le cri mourut dans ma gorge, étouffé par le fracas d'un nouvel impact. Je tentai de me ruer vers lui, les muscles de mes jambes tendus pour un bond désespéré, mais l'horizon se referma brusquement. Un groupe de gardes d'élite, des mastodontes aux armures suintantes de graisse et de sang noir, se jeta en travers de mon chemin. Dans un mouvement coordonné, ils percutèrent le sol de leurs boucliers anguleux, créant un mur de fer infranchissable qui résonna comme un coup de tonnerre. C'était un étau qui se resserrait. Je vis leurs yeux porcins briller derrière les fentes de leurs heaumes, chargés d'une discipline brutale. Ils ne cherchaient pas à m'abattre immédiatement. Ils voulaient me contenir, m'encercler comme on rabat une bête sauvage vers une cage. Leurs ordres, grognés dans une langue noire qui écorchait l'air, vibraient de la volonté de Saroumane :

« *Ramenez les semi-hommes vivants !* »

Ils pensaient avoir affaire à une Elfe égarée ou à une humaine terrifiée. Mais alors que le premier rang s'avavançait pour me réduire au silence, le temps sembla se figer sous l'effet de la brûlure à mon doigt. Je relevai la tête, et le monde autour de nous parut perdre ses couleurs au profit d'un seul éclat. Le violet. Lorsqu'ils croisèrent mon regard, ils ne virent plus une proie. Ils virent une haine ancestrale, une fureur qui avait mûri dans les cendres d'un peuple oublié, saturant mes pupilles d'une lumière électrique. L'améthyste de mon anneau n'était plus une gemme, mais un œil de foudre, brillant d'un éclat si violent qu'il perçait la pénombre des sous-bois. L'hésitation s'installa dans leurs membres massifs. Le mur de boucliers, autrefois si solide, parut soudain dérisoire, une simple barrière de papier face à l'incendie qui montait en moi. Ils comprirent, dans un frisson viscéral que même leur conditionnement ne pouvait étouffer, l'ampleur de leur erreur. Je n'étais pas une captive à traîner vers l'Isengard. J'étais la fin de leur voyage, l'ombre impitoyable qui précède le néant, et la colline allait bientôt s'abreuver de leur peur.

Le son du cor du Gondor s'éteignit brusquement, brisé en pleine envolée, comme un cri tranché par une lame invisible. Ce qui suivit fut plus terrifiant encore que le fracas des lames ou les hurlements barbares des Uruks. Un silence de mort, lourd et absolu, qui sembla s'abattre sur la colline. C'était le silence d'un espoir qui s'effondre, un vide sonore où ne résonnait plus

que le battement désordonné de mon propre cœur. Je me débarrassai du dernier garde qui me barrait la route, une estafilade précise qui ouvrit la carotide dans un jet de sang noir, sans même lui accorder un regard. Je dévalai la pente avec une hâte fiévreuse, mon esprit hurlant de crainte. Je franchissais les racines saillantes et les rocs moussus en quelques bonds désespérés, mes bottes effleurant à peine le sol instable alors que je frôlais l'abîme à chaque foulée. Aragorn était déjà là. Je le vis en contrebas, silhouette de granit penchée sur un désastre que même sa force de rôdeur ne pouvait réparer. Legolas et Gimli arrivèrent une fraction de seconde après moi, surgissant des fourrés, leurs visages, d'ordinaire si impénétrables pour l'un ou bourrus pour l'autre, figés dans une expression de pure horreur, comme pétrifiés par la cruauté du spectacle. Boromir était assis, le dos calé contre le tronc rugueux et indifférent d'un vieil arbre. Son corps, autrefois si imposant, n'était plus qu'une cible de chair criblée de ces flèches noires aux empennages de corbeau, des traits sinistres qui semblaient s'abreuver de sa force, buvant sa vie à chaque seconde qui s'écoulait. Merry et Pippin n'étaient plus là. Ils avaient disparu, emportés comme des proies fragiles dans le tumulte décroissant de la horde qui s'enfonçait vers le Nord. Le fier fils de l'Intendant, le capitaine qui avait bravé les neiges du Caradhras, n'était plus qu'une ombre de lui-même. Dans la lumière déclinante de l'Amon Hen, sa vitalité fuyait par de larges plaies, s'étalant en rubis sombres sur l'or des feuilles d'automne, rejoignant la terre qui réclamait son tribut.

« Ils ont pris les petits... » murmura-t-il, sa voix n'étant plus qu'un râle de bronze brisé.

Aragorn s'agenouilla avec une lenteur solennelle, le craquement des feuilles mortes étant le seul glas qui résonnait dans ce sous-bois pétrifié. Il ne restait plus rien du rôdeur farouche ou du guerrier implacable de l'Amon Hen. Il pencha sa haute stature vers le mourant, lui prenant la main avec une tendresse infinie, une délicatesse que l'on aurait crue impossible pour des doigts habitués à la garde de l'acier. C'était une douceur de roi, une onction silencieuse que je ne lui avais encore jamais vue, comme si, dans cet instant d'agonie, l'Héritier d'Isildur acceptait enfin le poids de sa lignée pour apaiser le départ de son frère d'armes. Je restai debout, immobile, un peu en retrait de ce cercle sacré. Mes mains tremblaient imperceptiblement, serrant encore les gardes de mes dagues. Elles fumaient encore, une vapeur fétide s'élevant du sang noir et visqueux de mes ennemis qui maculait l'acier d'ébène. La violence de la bataille s'évaporait lentement de mon corps, laissant place à un vide glacé. À mon doigt, l'améthyste avait fini par capituler. La fureur pourpre qui m'avait habitée quelques instants plus tôt s'était brusquement éteinte, laissant la gemme sourde et opaque. Elle n'était plus qu'une pierre sombre, de la couleur d'une prune mûre que l'hiver aurait saisie, vidée de son éclat comme si elle aussi, par une étrange symbiose, partageait le deuil pesant et l'épuisement de cet instant. Le monde avait cessé de battre. Il ne restait que le souffle court de Boromir et l'ombre des grands arbres qui s'allongeaient sur nous, telle un linceul de nacre.

« J'ai essayé de prendre l'Anneau à Frodon, » confessa Boromir.

Une larme s'échappa du coin de son œil, une perle de sel qui parut hésiter un instant avant de s'aventurer sur sa tempe. Elle commença alors une descente lente, traçant un sillon de clarté inattendu sur son visage souillé de terre grasse, de suie et de sang séché. Le passage de cette eau limpide révélait, par contraste, la pâleur mortelle de sa peau de capitaine, une blancheur de marbre que la fureur du combat avait jusque-là dissimulée. C'était une ligne de vérité pure qui

fendait le masque de la guerre, une confession muette qui disait tout de sa détresse et de son humanité retrouvée. Je regardais cette trace de sel briller sous la lumière déclinante du ciel, comme si, dans cette unique goutte, s'écoulait toute la noblesse brisée du Gondor.

« Je suis désolé... J'ai tout gâché. »

« Non, Boromir, » répondit Aragorn d'une voix sourde, vibrant d'une certitude absolue. « Tu t'es battu avec la bravoure des anciens jours. Tu as préservé ton honneur. »

Je sentis une boule me nouer la gorge, une obstruction aride qui semblait se nourrir du silence de la forêt. C'était un étranglement soudain, une révolte que ma propre chair ne parvenait plus à réprimer. Mes dagues, encore lourdes dans mes mains, me parurent soudain d'un poids dérisoire face à cette détresse que l'acier ne pouvait trancher. Je fixai Boromir, et dans le tumulte de mes pensées, l'image que j'avais de lui se brisa pour laisser place à une vérité plus vaste. Cet homme, qui m'avait tant agacée par son orgueil ombrageux et ses doutes de mortel si palpables, n'était plus le rival ou le gêneur. Il redevenait à mes yeux ce qu'il n'avait, au fond, jamais cessé d'être. Une âme noble mais dévorée. Je compris alors que son amour pour le Gondor n'était pas une vertu tranquille, mais une flamme trop haute, un incendie intérieur nourri par le désespoir des siens. C'était une lumière magnifique et terrible, capable d'éclairer un champ de bataille mais aussi d'aveugler celui qui la portait, jusqu'à lui faire perdre de vue le sentier de la raison. En le regardant s'éteindre, je ne voyais plus la trahison au pied du mallorn. Je ne voyais que la tragédie d'un fils qui avait voulu porter tout le poids d'un royaume sur des épaules d'homme.

« Je t'aurais suivi, mon frère... mon capitaine... mon roi, » souffla-t-il enfin.

Le souffle de Boromir s'échappa dans un ultime frémissement, emportant avec lui les derniers lambeaux de sa douleur. Puis, ses yeux se fixèrent pour l'éternité vers la haute canopée, s'ouvrant sur un vide immense que nous ne pouvions plus franchir. Il semblait scruter les interstices entre les feuilles, cherchant peut-être, dans cet azur lointain, une lumière de paix que seule la mort, dans sa miséricorde glacée, lui accorderait enfin. La clarté de ses pupilles se voila d'une brume soudaine, marquant la frontière irrévocable entre l'homme et le souvenir. Un silence sacré, presque religieux, tomba alors sur notre groupe brisé. Ce n'était pas l'absence de bruit, mais une présence pesante, une communion de l'esprit face à l'inéluctable. Legolas inclina lentement la tête, ses cheveux d'or captant les derniers rayons d'un soleil agonisant qui perçaient les feuillages. Ces traits de lumière descendaient sur nous comme des cierges funéraires disposés par une main invisible, sanctifiant le sol souillé de la colline. Gimli, dont la hache reposait désormais contre l'humus comme un soc de charrue abandonné, laissa échapper un soupir de peine profonde. C'était un son guttural, un grondement de roche et de terre qui semble pleurer la perte de l'un de ses fils, une vibration qui résonna jusque dans la plante de mes pieds. Je m'approchai alors, mes pas totalement étouffés par la mousse épaisse qui paraissait vouloir absorber le poids de ma tristesse. Le monde n'avait plus de relief, plus de menace. Il n'y avait que ce corps immobile. Je tendis une main que je sentais étrangement légère et la posai sur l'épaule froide de celui qui fut mon compagnon d'armes. À travers le tissu de sa tunique, je ne cherchais pas la chaleur, mais une manière de lui dire que son fardeau était désormais le nôtre. Cet adieu silencieux fut ma seule prière, un lien tissé entre mon ombre

et sa lumière disparue.

« Repose en paix, guerrier du Sud, » murmurai-je. « Ton ombre est enfin dissipée. »

Nous déposâmes son corps, nos gestes mesurés comme si nous craignons de réveiller un sommeil sacré. La barque elfique, d'un bois clair et léger comme une plume de cygne, l'accueillit dans un léger balancement. Il reposait là, les mains croisées sur la garde de son épée brisée, entouré de son grand bouclier fendu qui portait encore les morsures du fer ennemi. À ses pieds, nous avons disposé les dépouilles des capitaines Uruks qu'il avait abattus, tels des trophées barbares offerts à sa gloire posthume. Nous repoussâmes doucement l'embarcation loin de la rive. Le miroir de l'Anduin, d'un gris d'acier sous le ciel déclinant, sembla s'ouvrir pour le recevoir. Nous le regardâmes dériver, silhouette de marbre s'éloignant sur l'eau lisse, inexorablement attiré vers le sud, vers les chutes grondantes de Rauros dont le fracas lointain résonnait comme un tonnerre sourd. C'était une nef funéraire d'argent, une tache de clarté perdue dans l'immensité du fleuve, emportant le premier héros de notre quête vers le grand abîme. Le silence qui suivit sa disparition derrière un banc de brume fut le plus lourd de tout notre voyage. Aragorn se redressa lentement. Sa stature parut grandir, s'étirer contre le ciel d'orage à mesure que le poids de la décision, ce fardeau invisible mais écrasant, s'imposait à ses épaules. Il n'était plus seulement le rôdeur de l'ombre. Il devenait le pivot sur lequel le destin allait basculer. Son regard, dur comme le silex, se tourna vers la rive est. Là-bas, par-delà les eaux sombres, une traînée de poussière ocre marquait encore l'horizon, témoin de la course effrénée des Uruk-hai. La Communauté n'existait plus. Elle s'était brisée sur les rochers de l'Amon Hen, officiellement dissoute par le sang et la trahison. À l'opposé, deux silhouettes minuscules, presque invisibles sur l'autre rive, s'enfonçaient déjà dans les terres hostiles. Frodon et Sam, seuls face à la gueule béante du Mordor, paraissaient si fragiles que le vent semblait pouvoir les effacer. Le monde venait de s'agrandir, et nous n'étions plus que des miettes de lumière face à l'obscurité qui montait.

« Que faisons-nous ? » demanda Legolas, la main crispée sur son arc. « Suivons-nous Frodon ? »

« Le destin de Frodon n'est plus entre nos mains, » répondit Aragorn avec une gravité nouvelle. « Mais nous n'abandonnerons pas Merry et Pippin à la torture et à la mort. »

Aragorn se tourna vers nous lentement, et le mouvement même de ses épaules sembla balayer les doutes de la veille. Je restai pétrifiée par ce que je vis alors. Dans l'acier gris de ses yeux, la lassitude du rôdeur s'était évaporée, consumée par une lueur nouvelle. C'était la clarté d'Elessar, la Pierre Elfique, un éclat de souveraineté qui ne demandait plus la permission d'exister. À cet instant, il n'était plus l'homme qui fuyait son héritage, mais le roi qu'il était destiné à devenir depuis le commencement des âges. Cette autorité silencieuse irradiait de sa personne, imposant une direction là où il n'y avait que chaos. À mon doigt, mon anneau d'améthyste, que je croyais éteint par le deuil, s'éveilla dans un frisson soudain. La pierre pulsa de nouveau, mais ce n'était plus la brûlure erratique de la colère ou l'incendie du sang versé. C'était une vibration de détermination pure, une note basse et constante qui résonnait jusque dans la moelle de mes os. La gemme se mit à battre, un battement de cœur synchrone avec celui de la chasse qui s'annonçait. Je sentis mon propre souffle s'aligner sur celui d'Aragorn,

comme si nos destins s'étaient soudés dans le sillage de la barque funéraire. Le Feu Noir en moi ne réclamait plus de destruction. Il se transformait en une énergie froide et inépuisable, une promesse de traque qui ne prendrait fin qu'au cri du dernier Uruk. Nous n'étions plus des survivants éparpillés, mais une meute lancée par la volonté d'un roi.

« Laissons tout ce qui n'est pas nécessaire, » ordonna-t-il. « Nous allons chasser ces Orques. »

Un sourire féroce, presque sauvage, étira mes lèvres.

« Une chasse à l'homme ? » dis-je en rangeant mes dagues dans leurs fourreaux avec un claquement sec. « Voilà qui me plaît davantage que de ramer contre le courant. Allons-y, Vertfeuille. Essaie de ne pas t'essouffler en chemin. »

« Je ne suis pas celui qui a besoin d'un héritage magique pour garder le rythme, Alya, » répliqua Legolas avec une étincelle de son ancien défi, un éclat de vie dans l'ombre du deuil.

L'ordre d'Aragorn resta suspendu un instant dans l'air froid, comme une promesse gravée dans la pierre. Puis, le mouvement naquit. Ce ne fut pas une course ordinaire, mais un basculement simultané de nos quatre âmes vers un but unique. Mes bottes de cuir souple frappèrent le tapis de feuilles mortes, trouvant leur appui dans l'humus encore humide du sang de Boromir. Je sentis l'air s'engouffrer dans mes poumons, une bouffée glacée qui vint attiser les dernières braises de mon améthyste. À mes côtés, le rythme s'installa. Le pas léger et musical de Legolas, la foulée lourde et infatigable de Gimli, et l'élan puissant d'Aragorn qui ouvrait la voie, sa cape de Lorien claquant derrière lui comme une aile d'ombre. Nous nous élançâmes alors sous la canopée profonde, non plus comme des fuyards, mais comme trois chasseurs et une héritière de l'ombre dont le sillage semblait consumer la distance. Le temps de la douleur était passé. Celui de la fatigue n'était plus qu'une illusion lointaine. Chaque muscle de mon corps se tendit, s'ajustant à la cadence effrénée de cette traque qui allait marquer l'histoire. Nous étions lancés à travers les bois comme des traits d'acier décochés par un arc de géant, fendant les fourrés et survolant les racines dans une course aveugle et furieuse. Derrière nous, le silence de l'Amon Hen se refermait sur le tumulte. Devant nous, l'horizon n'était plus qu'une ligne de feu et de poussière où nous allions arracher nos amis aux griffes du néant. La chasse était ouverte, et rien, ni le jour, ni la nuit, ni les montagnes, ne pourrait arrêter notre poursuite du destin.

Publié sur Fanfictions.fr.

[Voir les autres chapitres.](#)

Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurs et producteurs respectifs. Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement et les auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.

2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés